

I V R A

RIVISTA INTERNAZIONALE DI
DIRITTO ROMANO E ANTICO

ESTRATTO DAL VOL. 61 (2013)

[Pubbl. 2013]

EDITORE - JOVENE - NAPOLI

I V R A È PUBBLICATA CON LA COLLABORAZIONE DEGLI
ISTITUTI DI DIRITTO ROMANO DELLE UNIVERSITÀ DI
CATANIA MESSINA E PALERMO

CON UN CONTRIBUTO DI
UNIVERSITÀ KORE DI ENNA
CENTRO ROMANISTICO INTERNAZIONALE COPANELLO

Rivista già diretta, dalla fondazione, da Cesare Sanfilippo

COMITATO SCIENTIFICO INTERNAZIONALE

M. AMELOTTI (GENOVA) - H. ANKUM (AMSTERDAM) - C.A. CANNATA (GENOVA)
L. CAPOGROSSI COLOGNESI (ROMA) - F.P. CASAVOLA (NAPOLI)
A. FERNÁNDEZ DE BUJÁN (MADRID) - F. GALLO (TORINO) - M.J. GARCÍA
GARRIDO (MADRID) - A. GUARINO (NAPOLI) - T. HONORÉ (OXFORD)
M. HUMBERT (PARIS) - R. KNÜTEL (BONN) - L. LABRUNA (NAPOLI)
M. MARRONE (PALERMO) - R. MARTINI (SIENA) - J. MODRZEJEWSKI (PARIS)
G. NICOSIA (CATANIA) - D. NÖRR (MÜNCHEN) - M.J. RAINER (SALZBURG)
O.F. ROBINSON (GLASGOW) - H.-A. RUPPRECHT (MARBURG) - B. SANTALU-
CIA (FIRENZE) - P. STEIN (CAMBRIDGE) - F. STURM (LAUSANNE) - A. WACKE
(KÖLN) - W. WALDSTEIN (SALZBURG) - A. WATSON (ATHENS - USA) - G. WESE-
NER (GRAZ) - L. WINKEL (ROTTERDAM) - W. WOŁODKIEWICZ (WARSZAWA)

REDATTORI

P. CERAMI - A. METRO - F. MUSUMECI

coordinati da
A. CORBINO

SEGRETERIA DI REDAZIONE

F. ARCARIA - M.J. BRAVO BOSCH - C. BUSACCA - T. CHIUSI - G. COPPOLA
BISAZZA - S. CORREA FATTORI - S. CRISTALDI - G. FALCONE - S. FARO
M. GENOVESE - L. KOFANOV - F. LA ROSA - R. LA ROSA - O. LICANDRO
S. LONGO - M. MICELI - L. MIGLIARDI ZINGALE - F. MILAZZO - N. PALAZZOLO
D. PIATTELLI - I. PIRO - G. POLARA - S. RANDAZZO - C. RUSSO RUGGERI
S. SCARCELLA - C. SIMONETTI

KONSTANTINOS G. PITSAKIS
(1944-2012)

Le très regretté professeur Konstantinos Pitsakis, notre très cher ami Kostas, était un historien grec du droit byzantin et postbyzantin qui comptait parmi les plus connus à l'étranger. Cette notoriété était due non seulement à la valeur de son œuvre scientifique, mais aussi à sa présence systématique aux colloques et autres rencontres organisés dans le cadre de cette spécialité. Toujours disponible, d'une résistance physique forçant l'admiration, ce voyageur infatigable n'hésitait pas à parcourir la Grèce et l'Europe ou à s'en voler vers d'autres cieux pour retrouver ses collègues. Aucune rencontre ne lui semblait superflue, aucune distance trop lointaine, aucune communication ennuyeuse, aucun désagrément excessif ni capable de le dissuader de prendre part au devenir scientifique. Cependant, cette attitude n'était pas dictée par un besoin de reconnaissance – reconnaissance qu'il avait acquise depuis longtemps de toute façon – mais traduisait la passion pour l'histoire du droit qui avait très tôt marqué son existence.

Peu savent sans doute, hors de Grèce surtout, que Konstantinos Pitsakis n'a pas fait carrière uniquement dans le cercle universitaire. Dès sa sortie du lycée, avec d'autres élèves qui avaient excellé dans leur parcours secondaire, il avait été embauché par la Banque Nationale de Grèce, le plus grand établissement bancaire du pays à l'époque, et

intégré à un programme de formation de futurs cadres qui devait finalement lui réussir particulièrement. C'est ainsi qu'il mena une vie professionnelle parallèlement à ses études à la faculté de Droit d'Athènes. On estime généralement que ce double parcours prive les jeunes gens d'un contact essentiel avec leur spécialité scientifique et les cantonne à l'aspect purement professionnel de leurs études. Mais en l'occurrence, Kostas démentit la règle et s'intéressa très vite à la branche juridique la plus éloignée peut-être de tout intérêt pratique: l'histoire du droit. En 1971, il procéda à la réédition de l'*Hexabiblos* de Constantin Armenopoulos en l'enrichissant d'une longue introduction à la personne et à l'œuvre de l'auteur et d'un commentaire circonstancié qui lui valurent d'être récompensé par l'Académie d'Athènes.

Durant toutes les années qui suivirent, et jusqu'au moment où, désormais cadre supérieur à la Banque Nationale, il prit sa retraite à la fin des années quatre-vingt-dix, Konstantinos Pitsakis s'adonna à son œuvre scientifique de manière systématique, tous les après-midi et jusqu'à minuit passé, dans son «ermitage», un petit appartement envahi par une bibliothèque d'une richesse inconcevable, tandis que les samedis matin étaient consacrés à visiter les bibliothèques publiques et les librairies spécialisées d'Athènes, dont il ne manquait jamais de revenir avec quelque nouvelle acquisition.

Le résultat de ce labeur scientifique fut une thèse de doctorat sur les empêchements au mariage en droit byzantin (1985), ouvrage de 540 pages dans lequel on déniché des renseignements de toute sorte, recueillis par lui dans des sources qui eussent paru à d'autres anodines. Parallèlement, et jusqu'aux derniers mois de sa vie, alors que l'insidieuse maladie le minait inexorablement, il publia environ trois cents études en grec, en français et en anglais, soit autonomes, soit dans des revues scientifiques faisant autorité, des volumes collectifs ou des actes de colloques. Ces publications examinent principalement des problèmes d'histoire des sources et de critique des textes du droit byzantin et postbyzantin profane et ecclésiastique, des questions de prosopographie concernant les juristes byzantins et postbyzantins, des aspects du droit byzantin et postbyzantin de la famille (au-delà du sujet de sa thèse de doctorat), les relations de l'Église et de l'État à Byzance, la théorie politique, l'idéologie et l'histoire des institutions byzantines. Notons en particulier son petit ouvrage – comparé aux plus anciens – sur la place des homosexuels dans la société byzantine (1993), qui donne en une centaine de pages une présentation exhaustive, autant scientifique qu'élégante, d'un sujet qui eût rebuté plus d'un chercheur en raison de l'attention particulière qu'il requérait pour ne pas tomber dans la pornographie ou, pis encore, dans le manifeste politiquement correct.

Cette présence impressionnante dans le domaine de la recherche fut reconnue par la communauté universitaire grecque qui l'élut en 1993 directement au poste de professeur de troisième grade (sur les quatre que compte la carrière), d'abord au département d'Histoire et d'Ethnologie, puis, en 1998, au poste de professeur de dernier grade d'Histoire du droit byzantin et postbyzantin au département de Droit de l'université Démocratie de Thrace.

La valeur scientifique incontestable de Konstantinos Pitsakis s'accompagnait de remarquables capacités de gestionnaire. En effet, non content de collaborer à des programmes académiques et de recherche d'institutions telles que le Max-Planck-Institut für europäische Rechtsgeschichte de Francfort, l'université La Sapienza de Rome ou l'École des hautes études en sciences sociales de Paris (il avait été élu professeur et directeur

d'études associé dans cette dernière), il développa une intense activité au sein de sociétés scientifiques, notamment comme président du Comité scientifique de la Fondation du Parlement hellénique pour le parlementarisme et la démocratie, de la Commission des publications de la Banque Nationale de Grèce, de la Société hellénique d'histoire du droit, de la Gesellschaft für das Recht der Ostkirchen (dont le siège est à Vienne), comme secrétaire général adjoint de l'Association internationale des études byzantines (dont le siège est à Paris), comme membre du Comité administratif à trois membres de la Société internationale d'histoire des droits de l'Antiquité-SHIDA (dont le siège est à Bruxelles et dont il organisa le 60^e congrès international en Grèce, à Komotini).

Qui penserait connaître Konstantinos Pitsakis à travers les quelques lignes qui précèdent s'imaginerait aisément que cet homme, qui mena de front et à terme avec succès deux carrières tout à fait incompatibles pour tout autre que lui – celle de chercheur et de professeur d'université de premier plan en histoire du droit byzantin et postbyzantin et celle de cadre supérieur dans un établissement bancaire au début de la mondialisation – et dont le programme de travail suscitait l'effroi de collègues bien plus jeunes et peu soupçonnables de nonchalance, ne pouvait avoir d'autre intérêt dans la vie que la science et son travail. Or, une telle idée serait entièrement erronée.

Amateur de musique et d'art, de théâtre, de cinéma, de littérature, d'histoire ancienne et moderne et, d'une manière générale, de toute forme d'expression de la civilisation humaine, Konstantinos Pitsakis trouvait toujours le temps d'aller au concert, de visiter des expositions, d'assister à des représentations, à des projections, et même de lire des romans policiers! Et le plus admirable était que toute cette formation, cette culture intellectuelle, n'était ni pédante, ni conventionnelle. Au contraire, Kostas se distinguait par son humour, excellait à raconter des histoires drôles et savait manier la dérision (et parfois l'autodérision), si bien que sa compagnie était recherchée jusque par les étudiants de troisième cycle, auxquels il inspira toujours le respect, jamais l'embarras ou la crainte – car la sensibilité propre à la jeunesse leur permettait de comprendre la bonté de son cœur. Une bonté qui avait fait de lui non seulement un maître dévoué et un ami fidèle, mais surtout un époux, un père, un fils, et même un neveu aimant, qui ne cessa jamais d'assister jusqu'à la fin de leur vie ses tantes dépourvues de soutien filial.

Ceux qui savent les liens étroits que j'avais noués avec lui en tant que collègue et surtout amie pendant trente ans se diront peut-être que la brutalité de sa disparition m'a incitée à l'idéaliser. Cela n'est pas. Même à l'heure où je lui rends cet hommage posthume, j'ai pleine conscience que, comme tous les hommes qui sont passés sur cette Terre, il avait ses défauts; je continue aussi de croire que nos heurts, si rares aient-ils été, n'étaient pas seulement dus à mon caractère indéniablement impulsif. Cependant, je n'oublie pas un seul instant que depuis mes années de jeunesse et jusqu'à sa disparition, il s'est toujours tenu à mes côtés, prêt à m'apporter toute espèce d'aide et de soutien dans mes problèmes scientifiques, professionnels ou même personnels, et qu'il ne s'est jamais montré parcimonieux ou timoré quand il s'agissait de donner, y compris ce qu'on ne lui avait pas demandé. Et c'est cette disposition à donner sans réserve qui, à l'heure de l'ultime adieu, évoque en moi une pensée que j'ai entendu exprimer aussi par d'autres de ses amis et collègues: «C'était l'homme le plus généreux que j'ai connu».